

L'énonciation comme acte sémiotique (I) L'énonciation, point de départ de l'analyse sémiotique

Joseph COURTÉS

Professeur à l'Université de Toulouse-Le Mirail

Abstract: Analyzing *enunciation* is one of the best means to realize the richness of a given semiotic object, whatever the language that is chosen to ensure its transmission. The analysis of this concept is undergone in the present paper from the perspective of an *achieved semiotics* (*sémiosis énoncée*). Enunciation is, at a primary level, the relationship that ties the subject of the enunciation (understood as a double position, covering the level of the addresser as well as that of the addressee) to his object (his utterance). It is only at a secondary level that enunciation can be understood according to the communicative model, which explains the transmission of a cognitive object from one communicative pole (addresser) to the other (addressee).

Keywords: enunciation, referent, semiotics, semiotic object, subject of enunciation.

1. Avant-propos

Dans une salle de cinéma est projetée une séquence filmée qui semble tout à fait "objective": en réalité, il y a, sur l'écran, non seulement l'histoire qui est racontée (et dont je pourrais rendre compte, par exemple, verbalement à la sortie de la séance), mais également la manière très "subjective" selon laquelle elle est offerte au spectateur: la "même" histoire peut être présentée, en effet, au gré du réalisateur, soit de près ou de loin, soit en plongée ou en contre-plongée, soit de face ou de profil (sur la droite ou sur la gauche), soit en couleur ou en noir et blanc, avec éven-

tuellement des effets de rapprochement ou d'éloignement (qui font appel au zoom), etc. Naturellement, si le réalisateur est libre de son cadrage, il est néanmoins contraint de n'en retenir qu'un seul à l'exclusion de tous les autres qui seraient également possibles.

Bien entendu, ces différentes façons de présenter le "même" récit produiront en fait, chacune, chez le spectateur, un sens, une *interprétation sémantique* différente. Ainsi une vue en plongée semble habituellement avoir tendance à "écraser" pour ainsi dire son sujet, provoquant le plus souvent un effet de sens dysphorique; inversement, si l'histoire est vue en contre-plongée, les acteurs seront en quelque sorte mis en relief et le spectateur aura d'eux une image généralement plutôt euphorique.

C'est à cette réalité, à cette véritable "mise en scène" – à laquelle les sciences du langage donnent le nom d'**énonciation** – que s'attache essentiellement cet article. Naturellement, toutes nos propositions concernent non seulement le visuel mais aussi le domaine de la parole dite ou écrite, et, plus largement tout type de langage, tel le gestuel ou l'audiovisuel par exemple. Précisons par ailleurs que notre analyse, à visée essentiellement *sémantique*, porte non sur la phrase, mais, sur le "discours" entendu au sens très large: il peut être, en effet, de nature verbale (texte, récit, etc.) ou non verbale (bande dessinée sans parole, photographie, tableau de peinture, etc.).

Il est évident que tout "énoncé" – de quelque langage qu'il relève – présuppose de la part de celui qui l'énonce (= l'"**énonciateur**") le choix d'un point de vue donné qu'il propose (et impose) à son auditeur, à son spectateur, etc., bref à son "**énonciataire**" à qui s'adresse le message en jeu. C'est dire par là que chaque acte d'énonciation est toujours unique: pour autant, il n'en obéit pas moins à certaines règles comme le montrera notre propos.

D'où le parcours que nous proposons au lecteur, qui pose, de manière progressive, les jalons théoriques et méthodologiques indispensables (avec, néanmoins, au passage, le bref examen de quelques textes donnés), sans lesquels aucune approche de l'énonciation ne serait possible.

L'énonciation est à la fois un point de départ et un point d'arrivée: son analyse permet de se rendre mieux compte de la richesse d'un objet sémiotique donné, d'un "ensemble signifiant" particulier, quel que soit le type de langage auquel il a recours pour s'exprimer. Les modalités de l'énonciation sont certes multiples, eu égard à la nature spécifique des objets examinés; mais elles se rejoignent toutes à un niveau plus profond: ce qui explique que les structures énonciatives, sur lesquelles nous allons nous attarder, puissent s'appliquer à des langages très différents. Au lecteur d'apprécier la pertinence de notre propos eu égard aux analyses concrètes qu'il sera en mesure de présenter.

Ajoutons que notre option pour une analyse énonciative, portant sur une interaction achevée (entre énonciateur et énonciataire) et inscrite dans un objet sémiotique pleinement réalisé, n'est pas la seule possible: d'autres hypothèses ont été émises, ici et là, pour essayer de remonter à l'intérieur du processus énonciatif dont nous savons qu'il est plus complexe, plus large que celui que nous allons présenter. Nous reconnaissons bien volontiers qu'il reste énormément de mécanismes à découvrir dans l'immense champ de recherche que constitue la sémiotique, et tout spécialement dans celui de la "mise en discours".

Si, pour notre part, nous avons choisi de nous situer ici au plan de la sémiotique réalisée (la "sémiosis énoncée", pour reprendre la formulation d'un J. Fontanille) c'est-à-dire aspectuellement au plan "terminatif", d'autres chercheurs, plus chevronnés, peuvent prendre parti soit pour le discours en acte (ou en devenir)¹, ce qui correspondrait à une "sémiosis énonçante" (aspectuellement, de l'ordre du "duratif"), soit même tenter d'accéder au début du processus sémiotique: la "sémiosis émergente" (relevant de l'"inchoatif"): en ces deux derniers cas, il conviendrait évidemment d'éviter le danger de passer subrepticement – eu égard au point de vue de la "production" – de l'analyse du "comment" à celle, si tentante, du "pourquoi" (avec recours, le

¹ A la suite, par exemple de J. Fontanille, E. Landowski ou C. Zilberberg.

cas échéant, à des conditions de production d'ordre extra sémiotique).

En tout cas, aujourd'hui nous ne disposons pas encore malheureusement d'un outillage méthodologique nécessaire confirmé, qui serait suffisamment convaincant, et, de ce fait, généralisable: notre approche n'en est donc que plus élémentaire, plus humble, plus limitée et, du même coup, mieux située sans doute par rapport aux travaux d'autres sémioticiens en renom, qui ouvrent de nouvelles pistes de recherche. La route de la sémiotique reste toujours ouverte à de nouvelles hypothèses, à de nouvelles propositions.

2. L'énonciation, point de départ de l'analyse sémiotique

Le problème essentiel abordé ici est, en termes traditionnels, celui – très général et extrêmement complexe – de l'"énonciation" (dans une perspective proprement sémiotique), ou, si l'on veut, de la "pragmatique" (au sens anglo-saxon). Quel que soit l'angle d'approche choisi, il s'agit au moins, dans un premier temps, de mettre à jour les stratégies exploitées et dans la production et dans l'interprétation des "objets sémiotiques" (ou "ensembles signifiants").

Il est vrai que, jusqu'à présent, la "sémiotique" classique – à l'exemple d'ailleurs de la linguistique phrastique – a davantage insisté par exemple sur les marques de l'énonciation repérables dans l'énoncé – telles les "déictiques", qu'ils soient actoriels ("je", "tu", "il", "celui-ci", etc.), spatiaux ("ici", "plus loin", "là-bas", etc.) ou temporels ("maintenant", "alors", "demain", "après", etc.) – dont le propre est de ne renvoyer qu'à un contexte d'énonciation déterminé, unique). Mais le reste du discours apparaissait – sans doute à tort – comme quelque chose de stable, détachable de l'énonciation proprement dite.

À la suite d'un G. Genette, il s'agissait au mieux – dans une perspective, il est vrai, plutôt littéraire – de distinguer alors le "narré" (ou, dans notre propre vocabulaire, l'"énoncé énoncé") et la "manière de narrer le narré", qui, elle, est de nature proprement

énonciative (nous parlons ici plutôt d'"énonciation énoncée"): une reprise, sous une autre terminologie et s'appuyant sur une distinction de niveau, de l'opposition proposée naguère, mais alors en se fondant sur des données seulement linguistiques, par E. Benveniste entre "récit" et "discours".

De ce fait, la sémiotique a été tentée de remonter vers l'instance de l'**énonciateur**, mais alors un peu aux dépens du statut de l'**énonciataire** relégué dans une position plutôt passive, selon la perspective – devenue classique – de la théorie de la communication où l'émetteur (agent) prend le pas sur le récepteur (patient) dans le jeu de la transmission des messages, théorie dont nul n'ignore qu'elle a eu naguère son heure de gloire en linguistique générale (et tout spécialement en linguistique "fonctionnelle").

La problématique y restait donc encore un peu tributaire de l'approche littéraire habituelle, par exemple, qui, face à un texte donné, met souvent l'accent sur son origine (avec le recours à l'histoire, à la biographie de l'auteur, à ses conditions de vie, à ses relations sociales, à ses sentiments et réactions, etc.), sur les conditions socio-historiques et culturelles de son élaboration, de sa rédaction, beaucoup plus rarement sur le lecteur, sur les paramètres de la réception (cf. la sémiotique des passions).

La différence, il est vrai, provenait de ce que la sémiotique s'en tenait au texte seul, ne sortant point des limites de l'objet sémiotique choisi (dans lequel elle recherchait les traces de l'énonciation), alors que la littérature faisait intervenir aussi, tout naturellement, des données extra textuelles, de nature historique, économique, topologique, socioculturelle, biographique, etc.

Bien entendu, cette remarque, relative à la littérature, est tout aussi valable, par exemple, dans un domaine non linguistique, tel celui, visuel, de l'histoire de l'art. Ici aussi, la sémiotique, sans nier les recherches socio-historiques esthétiques et culturelles qui constituent un domaine scientifique propre, se devait, pour défendre son identité, de ne point sortir de l'objet sémiotique en jeu.

Ainsi, au moins dans un premier temps, il revenait au sémioticien analysant un tableau donné d'en dégager l'organisation interne spécifique et de montrer, en particulier, quelle pouvait être

la position de l'énonciataire face à ce qui lui était donné à voir: que l'on pense ici, par exemple, à l'introduction de la perspective albertienne (dite aussi "centrale" ou "classique") – et, par la suite, aux perspectives "cavalière" ou "parallèle" (où le point de vue est situé à l'infini: il s'agit là d'une projection oblique), mais également "aérienne", etc. – qui indique très précisément la position (virtuelle et, en même temps incontournable) du spectateur.

A l'opposé (partiellement) de l'approche sémiotique européenne, la "pragmatique", importée d'outre-Atlantique et située plutôt dans une perspective philosophique et non proprement linguistique comme c'est généralement le cas chez nous, procédait pour ainsi dire de manière presque inverse: elle mettait plutôt l'accent sur les effets ("illocution", "perlocution", etc.) produits par l'**énonciateur** sur l'**énonciataire**, délaissant un peu les manières de faire, les stratégies propres à l'énonciateur; autrement dit, Searle, comme tous ceux qui ont adopté son point de vue, insistait davantage sur les conséquences des actes de parole, sur l'instance de l'énonciataire.

Dans cette perspective, la **pragmatique** s'attachait surtout à l'influence du "dit", du "représenté", sur l'auditeur, sur l'énonciataire; au mieux elle mettait en exergue les liens qui unissent la parole à l'action par exemple, à son efficacité concrète, sans avoir à remonter jusqu'aux stratégies mises en oeuvre par l'énonciateur: rappelons-nous, entre autres, l'importance accordée jadis aux "performatifs" (ex.: quand le Président d'une assemblée dit: "Je déclare la séance ouverte" et que, ce de fait, elle l'est sur le plan de la "réalité") par opposition aux "constatifs".

Aussi pourrions-nous faire ici, à l'occasion, la synthèse de ces deux grandes perspectives qui sont, on le devine, tout à fait complémentaires. Dans un premier temps néanmoins, l'on considérera l'énonciation comme le rapport d'un **sujet d'énonciation** à son objet (énoncé), surdéterminé le plus souvent par une relation tensive. N'oublions pas en effet, comme le disait déjà *Sémiotique, dictionnaire raisonné de la théorie du langage* (tome 1, p.125, article "Énonciateur/Énonciataire") que "le terme de 'sujet de l'énonciation', employé souvent comme synonyme d'énon-

ciateur, recouvre en fait les deux positions actantielles d'énonciateur et d'énonciataire".

Il est clair, en effet, et il serait regrettable de ne le point souligner au passage, que le rapport sujet/objet est premier dans l'énonciation: ce n'est qu'ensuite que l'on peut introduire – pour la commodité de l'analyse et dans une perspective pédagogique – un modèle du type de la **communication**, selon lequel un objet (en l'occurrence cognitif) sera transmis d'un pôle (énonciateur) à l'autre (énonciataire).

Dans cette perspective, en faisant l'hypothèse selon laquelle le sujet d'énonciation peut être articulé en deux actants de l'énonciation (énonciateur vs énonciataire), l'on pourra mettre davantage en avant l'un ou l'autre des deux actants en jeu. Ceci dit, il est clair que l'énonciateur et l'énonciataire n'ont alors de sens que l'un par rapport à l'autre, qu'ils se situent dans une relation de **présupposition réciproque**: en aucun cas, l'un ne saurait avoir priorité sur l'autre, et, bien entendu, l'un ne va point sans l'autre. Pour élargir le champ de la recherche, nous ne parlerions plus d'"acte de parole" (Searle), mais bien plutôt d'"acte de langage" (que celui-ci soit de nature verbale ou non-verbale).

Maintenant, il ne faudrait pas oublier, dans l'acte même de l'énonciation, l'"objet sémiotique" qui, à lui seul, justifie, pour ainsi dire, l'existence des deux actants sujets [individuels ou collectifs (**pluri-énonciateur** vs **pluri-énonciataire**) peu importe] de l'énonciation: et pourtant, jusqu'ici, il n'a guère été directement intégré comme composante centrale de l'acte énonciatif, considéré seulement comme une donnée "objective" (phrase, énoncé ou discours), à la limite analysable (syntaxiquement et sémantiquement) indépendamment des instances énonciatives, de type, à première vue, "subjectif".

Cette absence est pour le moins curieuse, dans la mesure où – on le sait – les **relations intersubjectives** n'existent point directement de sujet à sujet, mais passent nécessairement par la médiation, d'un "objet" (pragmatique et/ou cognitif et/ou pathémique, etc.) qui a au moins le statut de "signe": le "signe" étant produit par l'énonciateur et adressé à l'énonciataire, les deux

rôles actantiels pouvant évidemment être assumés par un seul et même acteur.

Et ce ne sont pas les techniques nouvelles (par exemple les réseaux d'Internet) qui peuvent aller à contresens: à première vue les "autoroutes de l'information" semblent conduire vers des "objets" détachés de tout "sujet"; en réalité, l'environnement tend de plus en plus à s'imposer, les conditions énonciatives prenant le pas sur le produit énoncé, comme en témoignent par exemple les seules notions de "site" ou d'"interactivité".

Reconnaissons que, dans nos propres présentations de la sémiotique, il nous est le plus souvent arrivé de traiter de l'énoncé comme s'il possédait une signification indépendamment de (ou antérieurement à) celle de l'énonciation dont il est, en fait, le produit: tout se passait, en effet, comme si l'effet prenait le pas sur la cause.

En réalité, nous le savons bien, le sens d'une phrase ou d'un discours entier, par exemple, ne peut être "arrêté" que dans un contexte d'énonciation déterminé: aucune analyse préalable ne peut servir de guide incontesté, elle ne décide jamais de la signification dernière. C'est d'ailleurs l'une des raisons pour lesquelles, en matière d'analyse narrative, nous avons opté non pour la consécution événementielle (du fait que l'antécédent n'implique jamais le conséquent) mais pour une "logique à rebours" (selon laquelle l'on part de la fin du récit et l'on remonte, par voie de présuppositions, jusqu'au point de départ).

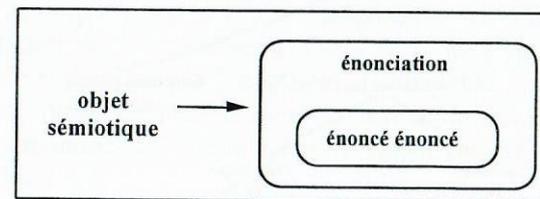
D'où, par exemple, dans un autre domaine des sciences du langage, toutes les discussions, en grammaire générative, pour savoir si tel énoncé est syntaxiquement et/ou sémantiquement plus ou moins acceptable de la part de l'énonciataire: il est vraisemblable qu'une phrase extraite de l'œuvre d'un André Breton, par exemple, soit ininterprétable, mais que, replacée dans son contexte, elle ait du sens. Nous renvoyons ici à la recherche d'un M. Ballabriga² qui, traitant du discours surréaliste a tenté

² In *Sémiotique du surréalisme: André Breton ou la cohérence*, PUM, 1995.

d'en retrouver la "**cohérence**" sous-jacente qui présuppose une reconstruction syntactico-sémantique de la part de l'énonciataire-lecteur.

Que l'on pense aussi par exemple aux admirables recherches d'une C. Kerbrat-Orecchioni sur *L'énonciation de la subjectivité dans le langage*: le titre même de son ouvrage (qui est en partie une citation d'un article d'E. Benveniste), par ailleurs exemplaire, laisse sous-entendre que le langage échappe, au moins pour une part, à toute "subjectivité", rejoignant ainsi le point de départ d'un Benveniste ou d'un Genette; ce que nul – y compris C. Kerbrat-Orecchioni elle-même³ – n'oserait, je pense, affirmer péremptoirement aujourd'hui: dans le langage, d'un certain point de vue, tout est sûrement **subjectivité**.

Ainsi la description sémiotique, en succession, de l'"énoncé énoncé" et de l'"énonciation énoncée" – que nous avons nous-même avancée en plusieurs de nos ouvrages – était certes à visée pédagogique, et nous n'avons jamais manqué de souligner que l'"**énoncé énoncé**" était encadré, surdéterminé par l'"**énonciation énoncée**". Précisons que le schéma strictement pédagogique que nous proposons alors se situait non pas du côté de l'acte de l'énonciation, mais nettement du côté de son produit (l'"objet sémiotique" produit):



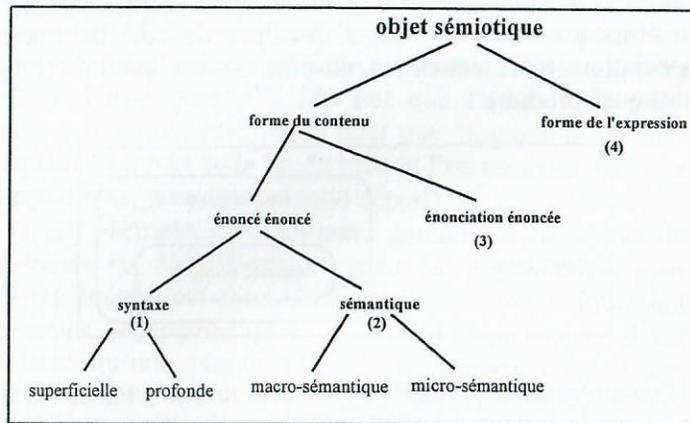
Néanmoins, il n'est pas sans faire question sur le plan théorique, dans la mesure où c'est à l'énonciation seule qu'il revient de se prononcer, en dernier lieu, sur l'interprétation de l'"objet sémiotique" donné, de décider de sa véritable **signification**: ainsi,

³ In *L'énonciation*, éd. Armand Colin, 1997.

une phrase ou un discours donné n'est ironique que dans le cadre énonciatif où il prend place.

Et, bien entendu, si nous allions de l'"énoncé énoncé" à l'"énonciation énoncée", c'est bien parce que nous pensions que l'énonciation ne peut qu'avoir le dernier mot, qu'elle se situe au terme du "**parcours génératif**" d'une signification déterminée: du point de vue de l'énonciataire, c'est elle qui est la première perçue, alors que du point de vue de l'analyste il lui revient de clore le cheminement descriptif. D'où le titre de notre avant-dernier ouvrage: *Analyse sémiotique du discours: de l'énoncé à l'énonciation*, Hachette, 1991. Aujourd'hui, il serait souhaitable d'inverser le sens du parcours: "de l'énonciation à l'énoncé".

Reproduisons ici le schéma (déjà inclus dans la seconde édition – 1995, p. 5 – de notre *Analyse sémiotique du discours: de l'énoncé à l'énonciation*) que nous avons proposé d'emblée dans notre livre intitulé *Du lisible au visible* (Louvain, de Boeck-Université, 1995), et dans lequel les chiffres indiquaient l'ordre de présentation des composants en jeu:



Précisons d'abord que tout "**objet sémiotique**" est considéré *a priori* comme ayant du sens: nous voulons dire par là que, finalement, tout élément (ou tout ensemble organisé d'unités) d'une culture donnée est toujours d'ordre sémiotique, qu'il a

nécessairement du "sens", même s'il peut relever apparemment du "non-sens": face à un donné quelconque en effet, de quelque nature que soit son support (visuel, auditif, olfactif, gustatif, tactile), nous pouvons à la limite déclarer qu'il est absurde, insensé, mais – même alors – nous le situons toujours par rapport à un univers de sens de référence.

Autrement dit, la sémiotique s'intéresse tout naturellement à tout ce qui relève de la culture, à tout ce qui peut être ressaisi et interprété par l'humain. En ce sens tout ce qui a trait à la **culture** est coextensif à la sémiotique, bien entendu du seul point de vue que celle-ci se donne (la signification primaire). Il va de soi que, qu'il soit "sensé" ou "insensé", l'objet sémiotique devra faire l'objet d'une articulation syntactico-sémantique pour entrer dans le champ de la signification proprement dite.

Par ailleurs, la distribution que nous venons de proposer, on le voit, situe l'"énonciation énoncée" comme l'une des deux sous-composantes de la "forme du contenu", ce qui, à la réflexion, ne nous paraît plus aujourd'hui acceptable, surtout dans la mesure où nous essayons de retracer, de façon plus rationnelle le "parcours" qui, de l'énonciation, aboutit à l'énoncé, lui donnant alors tout son sens. Et il va de soi que le **plan de l'expression** fait partie de la **composante énonciative**.

Nous sommes porté à croire maintenant, en effet, que le point de départ de l'organisation d'ensemble de l'approche sémiotique n'est plus l'"objet sémiotique" (articulable, certes, selon l'opposition forme de l'expression vs forme du contenu) mais l'acte d'énonciation lui-même (dont l'"objet sémiotique" n'est que le produit).

Par où nous restons fidèle au Dictionnaire de sémiotique (réalisé jadis en collaboration avec A.J. Greimas), même si nous sommes amené à modifier un peu le fameux "parcours génératif" qui a tant fait couler d'encre: il a été un peu modifié ou amendé, une douzaine d'années après, par A.J. Greimas lui-même et J. Fontanille (dans *Sémiotique des passions*, Seuil, 1991), et surtout mis en question par J. Geninasca (in *Lire Greimas*, sous la dir. d'E. Landowski, PULIM, 1997) qui y voit "un modèle dépourvu

de toute valeur opératoire" (p. 52): une position extrême que nous ne saurions faire nôtre sans nous adonner au préalable à toutes les recherches possibles pour y voir plus clair dans cette "boîte noire" que sont les procédures de "conversion" (n'oublions pas que nous sommes dans un domaine qui relève moins de la stricte logique que du "bricolage", au sens lévi-straussien: A.J. Greimas a bien insisté sur le "jeu" – au double sens du terme – des structures).

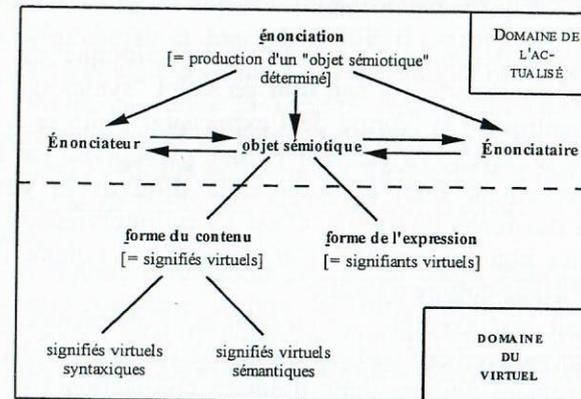
Cela étant, reconnaissons que la présentation que nous avons alors proposée, avec A.J. Greimas, du "parcours génératif" – allant des "structures sémio-narratives" et des "structures séman-tiques", qui leur étaient corrélées à chaque niveau, aux "structures discursives" – se voulait avant tout pédagogique, l'énonciation n'intervenant en effet – par un changement complet de niveau – qu'au moment de la "mise en discours", des choix significatifs derniers, décisifs.

Peut-être que toute équivoque eût été déjà écartée si nous avions pris soin – A.J. Greimas et moi-même – de souligner suffisamment que les "structures profondes" et les "structures de surface" (tant au plan syntaxique que sémantique) n'étaient, à ce point du "parcours", qu'au stade de la "virtualisation", ouvrant donc sur des interprétations sémantiques concrètes possibles, extrêmement variables, et, *a priori*, indécidables jusqu'à la mise en forme proprement énonciative, celle-là même qui est soumise à l'énonciateur.

Certes, cela est dit, ici et là, dans notre ouvrage commun, mais de manière insuffisamment soulignée, explicite. Il nous faut aujourd'hui "remettre les pendules à l'heure", proposer une mise au point que tout un chacun est en droit d'attendre. D'où le schéma suivant dans lequel la ligne horizontale en pointillé sépare le "domaine de l'actualisé" en haut (relevant de l'énonciation hic et nunc) du "domaine du virtuel" en bas (qui rassemble toutes les variantes culturelles possibles, eu égard aux types de langage mis en œuvre).

C'est la raison pour laquelle le nouveau schéma que nous présentons ci-dessus met davantage en exergue l'acte d'énonciation comme "actualisation", en tant qu'il produit un objet

sémiotique donné; une fois cet objet mis en circulation (entre l'énonciateur et l'énonciataire), on pourra dire que l'énonciation correspond à l'étape sémiotique dite de la "réalisation": il s'agit alors de la **signification** – toujours relativement instable – sur laquelle l'énonciateur et l'énonciataire sont à peu près d'accord si, du moins, ils se trouvent sur la même "longueur d'onde"⁴.



Nous voulons dire par là que si l'"actualisé" relève de la manifestation concrète, effective, le "virtuel" n'est jamais que de l'ordre du possible, qu'il est ininterprétable si on le considère isolément du **geste énonciatif**: c'est certes un mode d'existence sémiotique, repérable éventuellement comme tel dans le discours, mais toujours ouvert à des lectures différentes, voire opposées, selon la prise en charge par un contexte énonciatif donné.

Par ailleurs, on le remarquera, cette articulation lie tout naturellement ces deux actants-sujets que sont l'énonciateur et l'énonciataire par le biais de l'"objet sémiotique" en jeu (verbal ou non verbal), et ce à double sens comme l'indiquent les flèches: nous aurons l'occasion de le montrer ultérieurement.

A ce propos, il est vrai que dès le point de départ un problème fondamental se pose tout naturellement, à savoir quelle image (ou quel **simulacre**) se fait intérieurement l'énonciateur de

⁴ Voir notre ouvrage *Du lisible au visible*, spécialement p.143-150.

son énonciataire, avant même de le connaître, comme il advient dans le cadre d'une œuvre littéraire ou artistique, et, inversement, comment l'énonciataire peut, de son côté, deviner, au moins implicitement, par l'"objet sémiotique" qui lui est soumis, les stratégies adoptées, à son endroit, par l'énonciateur. Sur ce point essentiel de "**production**", de la "**lecture**" ou de l'"**interprétation**", nous aurons ultérieurement l'occasion de nous expliquer en détail.

Quant à la décomposition de l'"objet sémiotique" en "forme du contenu" (comportant à son tour un volet "syntaxique" et un volet "sémantique") et "forme de l'expression", elle se situe, en revanche, à un niveau strictement virtuel, présupposé par l'énonciation proprement dite, et susceptible d'ouvrir la voie, par exemple à des récits différents. C'est ici qu'interviennent toutes les variables non seulement à l'intérieur d'une culture donnée, mais aussi d'une culture à l'autre.

On sait, par exemple, qu'en français l'affirmation peut se dire par un mouvement vertical de la tête (de haut en bas, mais non inversement comme dans d'autres civilisations) et que la négation joue sur l'axe horizontal (contrairement à d'autres cultures), le mouvement allant alors de gauche à droite (et non dans l'autre sens, comme il advient ailleurs). Autrement dit, l'opposition horizontalité/verticalité, jointe à la relation d'orientation (de gauche à droite ou inversement), constitue comme un système virtuel dont la combinatoire est fonction, concrètement, des choix d'une culture particulière.

De même, dans le domaine de l'ethnolittérature, un "micro-récit" introductif est à même de constituer l'amorce de contes extrêmement différents⁵. C'est à l'énonciation qu'il revient d'orienter alors le récit dans telle ou telle direction, de mettre en place – sur un mode singulier – sa propre stratégie.

Même si la plupart de nos analyses, en tous nos ouvrages sémiotiques passés, sont consacrées surtout à ce niveau de l'"é-

⁵ Voir J. Courtès, *Le conte populaire, poétique et mythologie*, Paris, PUF, 1986.

noncé énoncé", cela ne remet nullement en cause la priorité que nous reconnaissons déjà – mais que nous voudrions souligner davantage aujourd'hui – à l'"énonciation" à laquelle il revient, pour ainsi dire, d'avoir le dernier mot.

3. Un postulat en sciences du langage: l'exclusion du "réfèrent"

Notre postulat de départ – scientifiquement, il est impossible de n'en point choisir et donc, de ce fait, il est toujours contestable – est en fait très clair pour nous dès le début de notre exploration; nous n'optons pas pour la célèbre triade peircienne, dont le fondement nous paraît de nature trop philosophique, sinon ontologique: ainsi F. Rastier souligne-t-il fortement et à juste titre que "la sémiotique de Peirce est explicitement inséparable de sa métaphysique"⁶.

Nous restons résolument attaché au cadre théorique et méthodologique européen, de type saussurien et hjemslévien (d'ordre donc proprement linguistique), nous appuyant sur la seule dichotomie de base: **signifiant** vs **signifié**, **forme de l'expression** vs **forme du contenu**, dont nous ne saurions oublier qu'elle n'est évidemment qu'une hypothèse de départ parmi beaucoup d'autres possibles.

À la différence d'autres approches sémiotiques, de type ternaire par exemple et tout aussi valables sinon aussi performantes (que l'on juge un arbre à ses fruits !), nous excluons donc, en ce qui nous concerne, le "**réfèrent**" du moins en tant qu'il serait ce à quoi les systèmes de représentation seraient censés renvoyer, à titre de simple "signifié dénotatif". Ce postulat méthodologique – dont on verra plus loin toute l'importance dans l'analyse de l'énonciation – a au moins comme avantage, par exemple, de ne point exclure de l'approche sémiotique des peintures dites "non figuratives": si elles ne renvoient pas nécessairement à des objets du "monde naturel", elles n'en sont pas moins porteuses de sens.

⁶ In "Problématiques du signe et du texte", *Intellectica*, 1996/2, n° 23, p. 16.

Cela étant, nous considérons naturellement que ce que l'on appelle communément le "**réfèrent**", ou l'"extra-linguistique", ou la "réalité" ou le "vécu", a du sens en lui-même, c'est-à-dire qu'il est le fruit d'une "**sémiosis**" (d'une énonciation particulière donc), qu'il est de ce fait articulable selon le même rapport virtuel signifiant vs signifié, forme de l'expression vs forme du contenu, bref qu'il est, dans son ordre, un véritable langage, et qu'à ce titre il relève de la sémiotique générale.

Si, pour l'instant, l'approche sémiotique s'est limitée à l'étude des formes de représentation, des seuls "simulacres"⁷ (textes, images, etc.), il est à prévoir que son champ d'exercice s'étende un jour au "réfèrent", du moins dans la mesure où elle serait à même alors de rendre compte, à son niveau, des "réalités" quotidiennement vécues, très concrètement, dans nos sociétés: mais ceci, à un niveau donné seulement.

Ce ne serait plus alors sur des "êtres en papier" auxquels A. J. Greimas consacrait ses analyses, comme il le disait sur un mode plus ou moins ironique, mais sur des êtres réels, "en chair et en os", sur qui la sémiotique aurait prise. Ne voit-on pas d'ailleurs couramment aujourd'hui des sémioticiens chevronnés apporter leur concours à des publicitaires, à des chefs d'entreprises, à des hommes politiques, etc., de manière très adaptée, appliquant et/ou ajustant des modèles de production et d'interprétation d'objets sémiotiques "réels", dans des conditions énonciatives chaque fois nouvelles.

Parler de "signifiant" et de "signifié", présuppose la présence au moins implicite d'un énonciataire (individuel ou collectif) pour qui tel objet sémiotique peut être dit "signifiant", et donc être du même coup associé à un "signifié" donné, sachant que ces deux termes entretiennent entre eux un rapport de présupposition réciproque: ces deux participes – présent et passé – n'ont de sens, il est vrai, qu'en fonction d'une instance réceptrice, située pour ainsi dire en aval par rapport à la production de l'objet sémiotique.

⁷ Cette notion a été avancée tout particulièrement par E. Landowski (voir *Sémiotique, dictionnaire de la théorie du langage*, tome 2, article "simulacre").

D'un autre côté, la signification produite est le fruit d'un acte spécifique, **unique**, d'une action déterminée et non renouvelable, qui renvoie nécessairement à l'instance présupposée d'un énonciateur (de type, ici aussi, individuel ou collectif) qui, en amont, produit du sens – par la corrélation qu'il exploite (volontairement ou non, peu importe) entre signifiant et signifié – à l'adresse (intentionnelle ou non) de son énonciataire.

Cela dit, lorsqu'une œuvre littéraire ou artistique, par exemple, est définitivement fixée (l'énonciateur ne saurait *a priori* pouvoir intervenir alors: mais nous verrons ultérieurement que les choses sont plus complexes, si la notion d'énonciateur n'est pas réduite à celle d'"auteur"), toute une marge d'interprétation reste libre du point de vue de l'énonciataire (comme en témoigne, par exemple, le fait qu'une œuvre esthétique – verbale ou non verbale – puisse donner lieu à des interprétations fort diverses, et sans cesse remises en question): lui aussi est un actant qui agit dans le cadre de l'énonciation.

Tout au cours de notre cheminement, nous avons en vue, entre autres, l'examen des compétences sémantiques et modales des **actants de l'énonciation** (énonciateur ou émetteur, d'une part, énonciataire ou récepteur, de l'autre): ce qui nous amènerait, par exemple, non seulement à poser le problème des **prérequis** (tant sur le plan syntaxique que sémantique et pragmatique), mais aussi à aborder, par exemple, de manière la plus rigoureuse possible, les questions d'**intratextualité** et d'**intertextualité** (et ce, quel que soit le type de sémiotique en jeu) qui relèvent bien toutes les deux du domaine de l'énonciation.

Précisons qu'en ce qui concerne notre démarche analytique, le matériau que nous avons en vue est aussi bien d'ordre verbal, ou, plus largement linguistique (pris donc dans le cadre des langues naturelles, en particulier dans le champ du discours), que de nature non verbale (spécialement dans le domaine du visuel).

Bien entendu, avant que d'aller plus avant dans notre propos, il est essentiel de nous rappeler constamment – et cette remarque est de la plus haute importance sur les plans épistémologique et théorique, voire méthodologique – que le concept d'énonciation

n'est pas propre aux sciences du langage, *a fortiori* à la sémiotique, qu'il figure, comme objet de quête, dans la plupart des sciences humaines où se pose également, par exemple, le rapport entre l'observateur, l'objet observé et le sujet destinataire de l'observation en question.

On admettra aisément que cette question de l'énonciation se pose tout aussi bien, par exemple, dans les sciences de la nature, de la vie, dans les sciences expérimentales et jusque, d'ailleurs, dans les sciences dites exactes (une démonstration logique ou mathématique n'échappe pas à l'énonciation: sans elle, d'ailleurs, elle ne serait même pas possible !).

Aucune hégémonie donc, mais plutôt complémentarité entre des recherches qui souhaitent analyser un objet donné – ici, l'énonciation – sous des facettes fort différentes les unes des autres. En excluant le "**réfèrent**", la sémiotique choisit un angle de vue particulier, ce qui limite du même coup la portée de son propos et, sûrement, de sa rentabilité, de son efficacité, dans l'analyse des discours. Mais, "qui trop embrasse mal étreint"!

Car l'**énonciation** – entendu au sens le plus large en sciences humaines – est un champ de recherche trop vaste pour une seule discipline: à elle seule, elle mettrait en jeu toutes les données encyclopédiques, se devant de faire appel au moins à toutes les sciences humaines qu'elle serait en droit de convoquer pour circonscrire tout le domaine en question. Il s'agit là, en effet, d'une **notion transdisciplinaire** qui exige des approches variées et les plus fines possibles pour en préciser au moins les contours les plus saillants.

Cela étant, l'on peut toujours, en restant strictement dans la démarche sémiotique, ne plus s'intéresser au "réfèrent" (et donc abandonner définitivement toute approche transdisciplinaire), mais à l'**acte de référence**: un peu, comme chez Peirce, l'interprétant renvoie toujours à un autre interprétant. Comme tout un chacun peut en faire l'hypothèse, il est évident, par exemple, que toute sémiotique renvoie à une autre sémiotique, selon une chaîne indéfinie: en ce cas, l'intersémiotique prendrait tout naturellement la place du réfèrent.

Par où l'on rejoindrait la "**semiosis illimitée**" de U.Eco. Déjà, en 1970, A.J. Greimas écrivait: "La signification n'est donc que (la) transposition d'un niveau de langage dans un autre, d'un langage dans un langage différent, et le sens n'est que cette possibilité de *transcodage*" (in *Du sens*, p.13). De ce point de vue, nous n'avons pas à insister sur l'exclusion du réfèrent dans l'approche sémiotique.

Ceci ne saurait nous éviter pour autant l'étude du "geste énonciatif" dans sa relation au corps propre: nous voulons faire allusion ici au fameux concept de **proprioceptivité**, articulable en **extéroceptivité** vs **intéroceptivité**, lié à la perception qu'a l'homme de son propre corps, et qui rejoint celui du **thymique** auquel nous avons fait si souvent allusion avec le recours à la catégorie **euphorie** vs **dysphorie** [par exemple lorsque l'énonciateur ou l'énonciataire d'un discours se "sent bien (ou mal) dans sa peau"]. Toute énonciation est en réalité fondée sur la "manière d'être au monde", quel que soit le pôle sous lequel on l'envisage: c'est à partir du "corps" – avec tout un jeu entre **/attraction/** et **/répulsion/** – que peut être projeté, hors de cette instance présupposée, tout énoncé quel qu'il soit, d'ordre verbal ou non verbal.

Précisons, à ce propos, que d'autres recherches sémiotiques sont en cours, qui ne visent plus l'énonciation énoncée (telle qu'elle est donnée comme structure achevée et repérable dans l'ordre du discours, avec ses marques propres) en tant que **résultat** (d'ordre statique), mais en tant qu'**opération** proprement dite (de nature dynamique), en tant que devenir (d'où son insistance plus grande sur la proprioceptivité, sur l'action du corps propre dans la procédure d'énonciation). Naturellement, de telles perspectives présupposent le recours à des modèles, à des procédures, qui ne sont pas encore totalement élaborés: comme chacun le sait, la sémiotique est toujours en train de se faire, ouverte qu'elle est à de nouvelles approches compréhensives qui tiennent compte des plus récents acquis dans des disciplines voisines.